

l'épouvantable étendue de son malheur.

Il chancelait, la vie se retirait de lui...encore une minute de cette faiblesse qui semblait tarir les derniers souffles de sa poitrine, et Gaffori tombait pour ne plus se relever.

En ce moment, comme on amenait à la forteresse quelques Génois prisonniers, la jeune Benina, la fille de Fabiano, entrainée avec eux, et elle se précipita dans le donjon avec un air d'empressement et de joie.

Traversant la vaste pièce voûtée, elle courut à la tour voisine, qui était celle de l'Aigle, dans laquelle, pendant le combat, elle s'était un instant réfugiée. Gaffori et sa malheureuse femme suivent machinalement les pas de cette enfant...Mais sur le seuil de la chambre le général s'arrête ; il pense que c'est là où il va trouver la pierre teinte du sang de son fils ; puis il fait encore un pas...sa femme le suit, et tous deux pâles, éperdus, mourants, s'adossent à la muraille pour se soutenir.

Pendant ce temps, Benina s'est approchée d'un lit qui fut le sien lorsqu'elle habitait la citadelle avec son père.

Ce petit lit de bois doré était entouré de courtines de dentelles doublées de soie rose.

Benina, jetant un cri de joie, ouvre ses rideaux. Gaffori et sa femme jettent un regard sous la draperie rose, et un même cri sort de leur poitrine oppressée et frémissante.

Sur le lit de duvet, un petit enfant frais, rosé, à demi-nu, entouré de tous les objets qui peuvent amuser son âge, joue doucement et tient encore à la main les fruits qui viennent de rafraîchir ses lèvres.

Gaffori a reconnu Paolo ! son fils !

L'enfant, dont les regards sont tombés d'abord sur Benina, lui sourit, et il enlace le cou de la petite fille de ses deux bras.

Benina le tient aussi embrassé, et dit en se tournant vers les assistants, comme si elle eût compris toute l'étendue de leurs angoisses et de leur ivresse :

Pauvre petit enfant !... on l'avait déposé sur la pierre... un affreux brouillard de poudre, de fumée l'entourait...le bruit...oh ! le bruit horrible l'épouvantait...Je l'ai apporté sur mon lit...Je lui ai donné... tout... tout ce que j'avais !...

Ainsi c'est dans les bras de la fille de son ennemi, de cet otage dont il a respecté la vie, que Gaffori a retrouvé son fils... et il le trouve sauvé par elle.

Le général tombe à genoux.

—Merci, mon Dieu ! dit-il...en me donnant un grand honneur, vous me donnez une grande leçon... Au nom d'une juste vengeance, j'ai été près de commettre un meurtre épouvantable...Ah ! je le vois, l'humanité seule est juste et grande !

Gaffori et sa femme s'élancent vers les deux enfants et les pressent ensemble dans leurs bras.

Pas une balle, pas un projectile n'a atteint cette peau blanche et rose, et l'on voit briller sur ce front charmant cette joyeuse insouciance du jeune âge qui, après une aussi horrible épreuve, semble révéler chez Paolo l'oubli de tout ce qu'il a dû souffrir.

La mère est à genoux près de son enfant et le couvre de baisers. Le cercle des assistants se resserre et chacun prend part à cette allégresse si profondément sentie.

Alors le capitaine Piédro Donati s'avance vers le chef.

—Comte Gaffori, libérateur de la Corse, lui dit-il, tu avais donné ton fils à la patrie...Dieu te le rend.

—Vous avez raison, répondit doucement Gaffori... c'est à Dieu que je dois cet immense bonheur ; mais vous vous trompez sur les causes qui m'ont pu valoir cette faveur céleste, en l'attribuant au peu de services que j'ai pu rendre à mon pays.

Il acheva en pressant Paolo contre son sein.

—La vie de mon fils est le prix de la grâce que de mon propre mouvement, et sans y être forcé, j'ai accordé tout-à-l'heure à la fille de don Fabiano, mon plus implacable ennemi. Capitaine Piédro, c'est vous que je charge d'aller remettre aujourd'hui même cette belle et innocente enfant entre les mains de son père.

Cette simple allocution remplit tous ceux qui l'avaient écoutée d'un saint respect pour les volontés du ciel. Par un mouvement, pour ainsi dire involontaire et spontané, chacun s'agenouilla et se mit en prière...

Depuis ce temps, l'histoire du fils de Gaffori est passée dans le pays à l'état de légende nationale. Les paysans appellent ces deux créatures si miraculeusement sauvées les *Enfants de Dieu*, et l'on montre encore aux voyageurs attendris l'embrasure de la forteresse où le miracle a eu lieu.

FRÉDÉRIC DE SÉZANNE.

MORALE.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

SIMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

LA JURISPRUDENCE DE SIMON DE NANTUA.

(Suite.)

Voilà ce que c'est, mon cher lecteur, voilà ma jurisprudence. Elle n'est ni longue ni savante ; mais, pour y voir à se conduire, il n'est pas besoin que le chemin soit illuminé ; un petit flambeau peut suffire, surtout si ce flambeau est celui du bon sens. Quand à moi, je vous avouerai qu'en pratiquant ce que je viens de dire, j'ai évité toute ma vie, pour mon propre compte, et j'ai souvent fait éviter à d'autres, les différends et les querelles que nous aurions pu avoir avec les particuliers ou avec la société. Il pourra, j'espère, en être de même pour vous, et je m'en réjouirai, car ce sera vous épargner bien des peines, bien des soucis, et peut-être votre ruine. Un procès est une cloche qui vous tinte aux oreilles le jour et la nuit, et qui ne vous laisse ni entendre ni dormir. C'est une pompe établie dans votre bourse, et qui tire jusqu'à ce qu'elle l'ait mise à sec. Puissé-je donc contribuer à vous préserver d'un semblable fléau ! Après cela, de vous en répondre, c'est ce que je n'oserais point, parce qu'il y a des gens qui n'entendent pas la raison, et qui ne sauraient vivre sans querelles. Or, s'il arrivait que vous eussiez affaire à ceux-ci, le préservatif pourrait être sans effet, et il n'y aurait plus qu'à appliquer le remède, c'est-à-dire à vous défendre. C'est alors que ma jurisprudence cesserait, et qu'il faudrait, sans hésiter, recourir à celle d'un homme de loi. Tous ne sont pas si diables qu'ils sont noirs ;